

La foi d'Henri Guillemin : un témoignage de Christian Nardin

Parler de la foi d'une personne est toujours délicat, car ce domaine relève de l'intime, voire de l'ineffable. D'autre part, s'y risquer implique deux subjectivités : celle de la personne considérée et celle du commentateur. Comment donc fonder un propos pertinent ? Pourtant, du fait qu'à côté de l'anthropologue René Girard, du philosophe Vladimir Jankélévitch et du pianiste Alfred Brendel, Henri Guillemin a été l'une de mes "grandes rencontres", je vais me risquer à emprunter cette ligne de crête. Il est indéniable, en effet, que la question religieuse et, singulièrement, la personne du Christ, ont été la grande affaire d'Henri Guillemin. Ainsi, vais-je à son sujet évoquer la foi qui s'écrit, la foi qui se dit, et la foi qui se vit.

*

* *

Henri Guillemin n'a en effet cessé d'aborder cette délicate et vertigineuse question.

Frontalement, d'abord, en empruntant des genres différents : *Ma conviction profonde* (texte radiodiffusé, qui exprime son *credo*), *L'affaire Jésus* (essai historico-littéraire), *Malheureuse Eglise* (recueil de notes éparses) et *Reste avec nous* (fiction).

Mais il l'a surtout abordée de biais, en s'intéressant à des écrivains et à des personnages historiques (Jeanne d'Arc, Hugo, Pascal, Tolstoï, Lamartine, Rousseau, Bernanos), engagés par delà leurs limites sur un chemin d'intériorité spirituelle. D'autres (Zola, Voltaire, Vallès) représentent pour lui des hommes d'un courage indéniable, voire exemplaire, mais à qui "la Grâce a manqué" (Voltaire : *Où fuir loin de moi-même ?* (1)). D'autres enfin, comme Napoléon ou George Sand, sont à ses yeux des menteurs qui détournent frauduleusement les vérités de l'Évangile (Napoléon disant à Roederer : *Une bonne police et un bon clergé, avec ça on a la tranquillité publique* (2)), et Georges Sand répondant à une personne qui lui demandait si elle croyait en Dieu : *Je crois en Buloz !* [son éditeur] (3)).

Il n'y a pas jusqu'aux conférences d'Henri Guillemin qui ne portent en filigrane une trace de sa foi. Je me rappelle ce souvenir : bien avant que je ne fasse la rencontre d'Henri Guillemin, ma mère (réfugiée à Morges en Suisse de 1940 à 1944 pour y passer son baccalauréat, et qui avait été incitée par sa répétitrice à suivre au Ritz à Lausanne, les conférences d'un "jeune brillant professeur français réfugié") me disait : *C'est quelqu'un de génial, on l'écouterait pendant des heures ! Mais il a une technique : il*

commence par enfoncer son personnage, puis il le relève d'un coup pour montrer sa grandeur ! Or, qu'est-ce que ce double mouvement, sinon celui de la "chute" et de la "rédemption" ?...

*

S'il est risqué de caractériser la foi d'une personne, il me semble cependant qu'en superposant les témoignages qu'elle a laissés, on découvre que ces dépositions constituent des papiers calques qui, lus sous la lampe, révèlent bien un tracé. Voici celui que je vois à la conviction religieuse d'Henri Guillemin.

D'abord, une alliance subtile entre raison et accueil du surnaturel. Une alliance rare, nourrie chez lui d'une expérience profonde et méditée. Il refuse à la fois l'aveuglement des mysticismes naïfs et des rationalismes bornés, le recours précipité au miracle comme les détournements frauduleux des intuitions du divin. A preuve, son explication pénétrante des "voix" de Jeanne d'Arc (4). Ce refus se double chez lui d'une condamnation sans appel des asservissements opérés au nom de la toute-puissance des Eglises.

Ensuite, sa conviction est que l'accès à cet espace passe bien moins par l'action d'une pression extérieure que par l'intériorité humaine. C'est en tout cas ainsi qu'il interprète les intuitions de Pascal, de Rousseau, de Tolstoï, même de Robespierre. Un raccourci de Victor Hugo résume cette lecture : *Au fond de l'homme, il y a la Conscience ; et au fond de la Conscience, il y a Dieu. N'est-ce pas dans cette direction qu'on peut aussi comprendre la formule de Jésus sur la porte étroite qui, seule, ouvre au Royaume ? Cette passerelle entre le plus intime de soi (la connaissance du cœur, selon Pascal) et l'ouverture à un au-delà du moi, est le lieu même où "raison" et "foi" se prennent la main sans trop de risque de mensonge ni de dérive. Henri Guillemin appelait cela une *connaissance par contact*, moment qui a l'avantage de ne perdre en route ni l'Homme ni Dieu. Car l'Histoire l'a vérifié : soit on encense Dieu, au risque d'oublier l'Homme, de le mépriser, de l'asservir ; soit on encense l'Homme, au risque de le surévaluer ou de se leurrer sur ses réelles capacités (5). Or, la "mort de Dieu" (que Nietzsche et de nombreux penseurs à sa suite ont diagnostiqué comme le prélude à la libération définitive de l'Homme) a, dans les faits, enclenché une série de phénomènes où l'on peut craindre la "mort de l'Homme" (6). Renversant les positions intellectuelles devenues habituelles depuis deux siècles, Henri Guillemin voit en Dieu non le Principe suprême qui asservit l'homme, mais ce qui, vécu dans le saisissement d'une intimité renouvelée, permet à l'individu d'accéder à sa juste et pleine humanité.*

Enfin, pour Henri Guillemin, la foi doit témoigner de sa consistance par la valeur d'un engagement. Il y a un lien entre "foi" et "politique", car les Etats tendent intrinsèquement à sécréter injustices et violences. Henri Guillemin n'aimait-il pas évoquer l'attitude de Pascal à la fin de sa vie, celle de Zola dans l'affaire Dreyfus ou de Bernanos dans la guerre d'Espagne ? Parler au nom de Dieu est toujours téméraire : certains s'en prévalent pour en tirer autorité, pouvoir et prestige, alors qu'il ne s'agit jamais, d'abord, que d'un homme qui parle ; on est donc en droit de lui demander des comptes sur ses proclamations. Mais lorsqu'un Mgr Myriel rend Jean Valjean à la vie en affirmant aux policiers qu'il lui a donné les couverts d'argent et que, de surcroît, il lui remet les chandeliers, on est dans tout autre chose... D'où l'engagement à gauche d'Henri Guillemin, "gauche" étant synonyme à ses yeux de partage en regard de disproportions d'existence attentatoires à la simple survie.

C'est à l'aune de cette exigence que se découvre le caractère parfois redoutable de l'engagement. Car les tentations sont là : l'argent, le désir, le pouvoir... Les drames familiaux du vieux Tolstoï ne sont-ils pas un lointain reflet des tentations que le Christ a lui-même connues ? Comme si la condition humaine les incluait par essence... D'où l'effort à consentir en vue de plus de dépouillement de soi, pour demeurer en axe de vérité avec sa propre authenticité, dût-on renoncer aux clignotements de la gloire. C'est chez un théologien catholique, François Varillon, que j'ai lu un jour une formule que je ne peux pas ne pas appliquer à la foi d'Henri Guillemin : *Dieu divinise ce que l'homme humanise* (7).

*

C'est à ce stade que je voudrais évoquer mon troisième point relatif à la foi d'Henri Guillemin : la foi qui se vit.

D'abord dans sa complexion lors de ses conférences. Primat de la raison et maîtrise du verbe, avec son rythme et ses cadences ? Certes. Mais surtout ce feu, la fièvre presque haletante d'aller à un essentiel qu'il brûle de nous faire connaître et aimer. Et cette émotion, soudain, où la voix blanche, les larmes aux yeux, il est contraint parfois de devoir s'arrêter un instant, avant de se reprendre (8)... Langage de professeur, donc ? Verbe de témoin, plutôt, de disciple de vérités qui l'étreignent et d'une Parole qui le nourrit et l'inspire.

Situation publique, dira-t-on. Alors, voici un témoignage personnel : j'avais dans les années 80 découvert l'œuvre de Montherlant (dont *Port-Royal* que je travaillais déjà à monter, mais qui ne se réalisera qu'en 1998) et j'avais cru pouvoir confier à

mon cher Henri Guillemin mon admiration pour la ténébreuse puissance de ce théâtre-là (sans adhérer, tant s'en faut, à l'ensemble de l'œuvre et de la biographie de l'auteur) ; je reçus une lettre tendue et presque agressive, qui me fit mal : Montherlant n'était décidément pas dans son Panthéon... Convaincu cependant de mon chemin, porté par ma propre conviction, je pris la décision de lui résister. Je lui écrivis une longue lettre, respectueuse mais fiévreuse, où je témoignais des raisons de mon attachement à cette œuvre, assortissant mon courrier d'une énumération de phrases que j'avais relevées dans les *Carnets* de l'auteur, et qui me semblaient aller dans le sens de ses prédilections à lui. A ma stupéfaction, il me répondit une lettre grave, émue, où je lus notamment ceci : *Mon vieux, je vois que je vous ai peiné et j'en suis malheureux. Je vous demande pardon. Or, qui étais-je, pour que celui que je regardais comme un "grand Monsieur" m'adresse de tels mots ? Là, je me dis : cet homme est vraiment grand, et un vrai chrétien.*

Pour conclure mon propos, puisque Joëlle Pojé a eu la gentillesse de me présenter en évoquant la représentation de *Reste avec nous* le 3 novembre dernier à Clessé, je voudrais dire qu'à mon sens cette brève nouvelle condense le meilleur d'Henri Guillemin, non seulement en tant qu'"homme de Lettres" (formule qu'il fera graver sur sa tombe), mais en tant qu'"homme de foi". En effet, à partir du témoignage de cet homme du peuple qu'est le narrateur de *Reste avec nous*, initialement méfiant devant un thaumaturge local qu'il voit comme un *rebouteux* parmi d'autres, puis, peu à peu gagné par l'aura de vérité qui sort de ce même homme pris dans un affreux martyre, on a toute la chaîne évolutive qui, pour le narrateur, va de la relation de son quotidien vécu avec ses coups de cœur, ses coups de haine et ses *petites belotes*, à la scène unique et indicible de la révélation du Christ ressuscité, à Emmaüs. On a toute la chaîne de cohérence qui va d'une raison moyenne (moutonnaire, *par vitesse acquise*) à la prise de conscience d'un plan de vie d'une autre nature, qui chamboule tout et rend au cœur du brave savetier une raison de vivre et d'aimer. Nous avons la présence exclusive du "Nazaréen", vu d'abord dans la distance de sa réputation, puis dans ce qu'en voit le narrateur "témoin oculaire" mais prudent des événements (*j'étais au fond, dans la cour du prétoire*), puis, un peu après, lorsque le regard du Christ croise le sien sur le chemin de croix, puis, plus tard encore, lorsqu'il voit Gesmas fondre en sanglots de joie sur la croix, après que le crucifié lui a parlé ; enfin, dans l'émotion qui le saisit dans l'épisode final de l'auberge d'Emmaüs. Ainsi, passer du vague et du lointain à la proximité et à l'intimité, se superpose-t-il au mouvement qui fait passer la narration d'une alacrité faubourienne et d'une ironie

quasi voltairienne au pathétique croissant d'une émotion indicible, dont le halètement s'apaise dans un silence de plénitude.

Jamais je n'ai vu un spectateur agnostique ou d'une autre famille spirituelle s'offusquer de ce texte ; jamais je n'ai entendu protester contre une visée prosélyte. Qui connaît Henri Guillemin sait que cette intention était à rebours de sa visée : l'homme et sa liberté sont à respecter, dans l'absolu. Pour s'adresser à lui, donc : un chemin, une parole, un point c'est tout. Seule passerelle, l'intériorité. Avec *Reste avec nous*, on y est.

Le lecteur que je suis de ce texte pressent depuis longtemps qu'il relève du plus pur Evangile ; et il relie en faisceau ce qu'Henri Guillemin a cherché à dire et à partager dans son œuvre, durant tout son parcours. C'est rare, et beau. De cela, et pour cela, je ne saurais que lui dire : *Merci*.

Christian NARDIN

Notes

- (1) Conférence enregistrée sur Voltaire
- (2) *Napoléon tel quel*
- (3) *La liaison Musset-Sand*
- (4) *Jeanne dite Jeanne d'Arc*
- (5) Bertrand VERGELY, *La tentation de l'Homme-Dieu*, Le Passeur (2015)
- (6) Gustave THIBON, *Nietzsche ou le déclin de l'esprit*, Fayard (1975)
- (7) François VARILLON, *Joie de croire, joie de vivre*, Le Centurion (1986)
- (8) souvenir d'une conférence à Neuchâtel, dans les années 70.